



SOCIÉTÉ ROYALE
D'ARCHÉOLOGIE
DE BRUXELLES

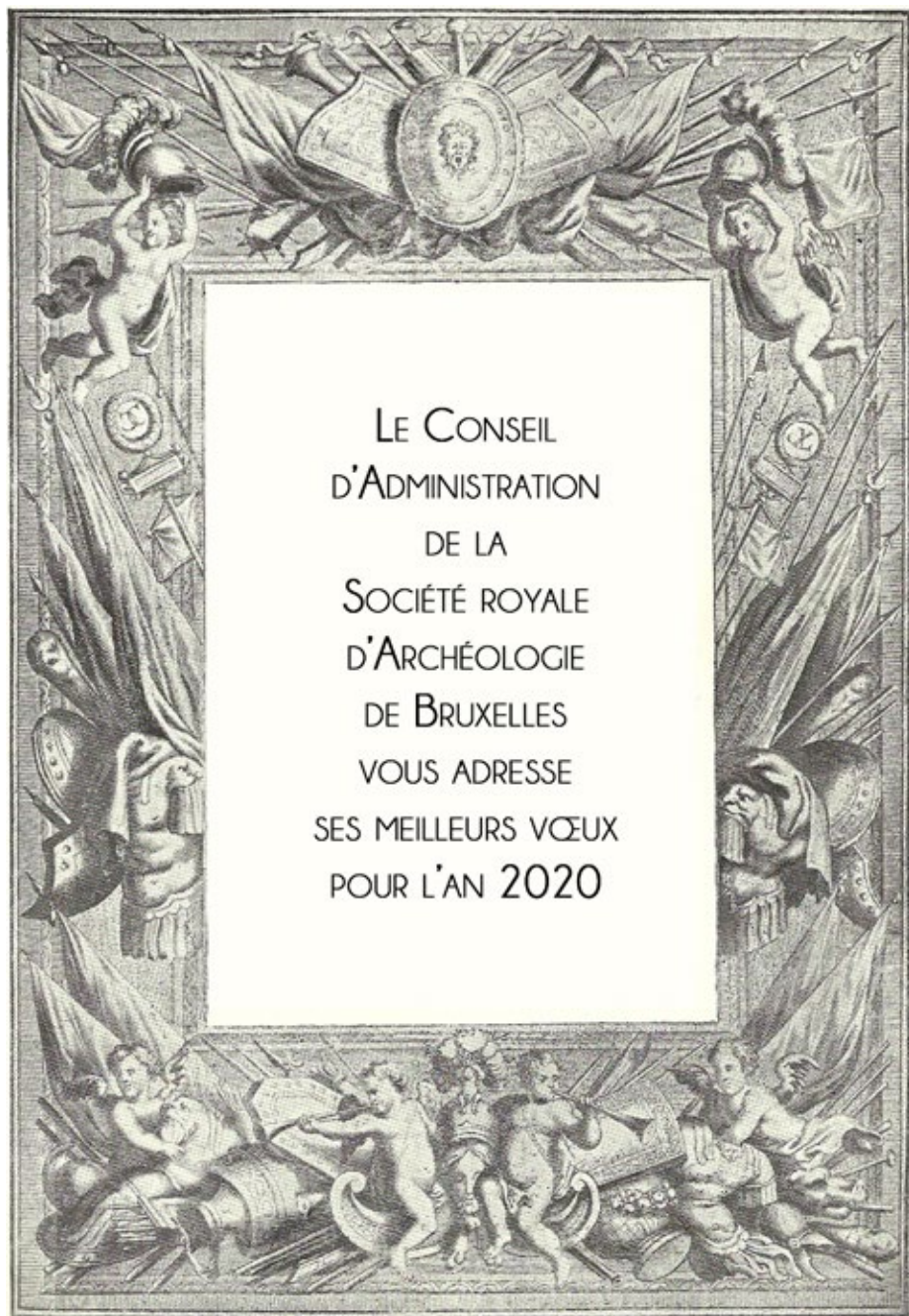
BULLETIN
D'INFORMATION

N°85 - DÉCEMBRE 2019



urban
.brussels 
BUP BRUXELLES URBANISME
ET PATRIMOINE





Frontispice du tome vingt-neuvième des *Annales* de la SRAB (1920)

LE MOT DU PRÉSIDENT

Dans le précédent *Bulletin*, j'avais eu, à l'occasion de son admission à la retraite, le plaisir de rendre un hommage appuyé à notre secrétaire, Chantal Fache, et au travail essentiel qu'elle a accompli pendant près de trente ans au service de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles. Au début du mois de novembre, nous avons pu accueillir notre nouvelle secrétaire, Anna Mastroserio, qui, avec l'aide efficace de Martine Vrijens, a rapidement trouvé sa place parmi nous. L'acquisition, dans les toutes prochaines semaines, d'un nouvel équipement informatique devrait faciliter son travail quotidien. De nombreux membres de la Société ont déjà eu l'occasion de découvrir les compétences, la gentillesse et l'esprit d'initiative d'Anna. Son arrivée au sein de l'équipe de la SRAB est évidemment une excellente nouvelle, dont nous nous réjouissons sans réserve.

La vie d'une Société n'est pas uniquement faite de bonnes nouvelles ; elle est parfois marquée par le départ de certains de ses anciens membres. J'ai précédemment mentionné le souhait de deux de nos administrateurs, Robert Bouffieux et Marc Groenen, de renoncer à leur mandat. Un troisième pilier de notre Conseil d'administration, Jean-Didier van Puyvelde, nous a, à son tour, fait part de son désir d'être déchargé des responsabilités qu'il y a énergiquement assumées pendant vingt-cinq ans. Avec Pierre Bonenfant et Madeleine Le Bon, Jean-Didier a fait renaître le *Bulletin* de la Société et, depuis le premier numéro (juin 1995) et jusqu'en 2017, il en a assuré la mise en pages. C'est lui qui, depuis 2003 et sous la supervision de Didier Martens, a assuré la mise en pages de la quasi-totalité de nos *Annales* ; il a également collaboré au livre d'Anne Buyle sur l'église du Finistère (*Investigations 1*, 2008). Avec Jean-Claude Échement, il est à l'origine des conférences mensuelles qui étaient organisées dans les locaux de Conservart. Il a assurément contribué de manière décisive à faire de la Société ce qu'elle est aujourd'hui. Avec son départ, c'est toute une page, particulièrement florissante, de la vie de la Société qui se tourne. Il a droit à notre reconnaissance sincère.

Le présent *Bulletin* comprend, comme le plus souvent, le résumé des conférences présentées à la tribune de la Société, dans les locaux toujours aussi agréables du Grand Serment royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles : celle de l'équipe de l'ASBL *Recherches et Prospections archéologiques* (Corentin Massart, Véronique Danese, Coline Quenon, Valentine de Beusscher et Marisa Pirson) sur les premiers résultats des fouilles menées en 2016 dans le parc Fontainas, au centre de Bruxelles (24 septembre 2019) ; celle de Caroline Esgain sur les nouvelles options muséologiques et scientifiques du Musée bruxellois « Mode et Dentelle » (15 octobre 2019) ; celle de Delphine Steyaert et Louise Decq sur les meubles laqués à Bruxelles au XIX^e siècle (19 novembre 2019). On lira aussi une présentation, par Pierre Anagnostopoulos, de l'inventaire des collections lapidaires constituées à la suite des fouilles de la SRAB sur le site de l'ancien palais de Bruxelles. Une évocation, toujours par Pierre Anagnostopoulos, des nombreuses visites organisées par la SRAB de juin à décembre 2019 clôt le *Bulletin* ; une de ces visites a bénéficié d'une présentation un peu plus détaillée (*Crossroads*, au Musée « Art et Histoire »).

En ce mois de décembre, il me revient l'agréable devoir de vous souhaiter, au nom du Conseil d'administration et de l'équipe de la SRAB, une belle et heureuse année 2020. J'espère avoir le plaisir de vous voir participer, en nombre, à nos activités. Puis-je vous suggérer de déjà marquer dans vos agendas la date du 17 mars 2020 : à l'issue de notre Assemblée générale statutaire, une conférence de Julie Timmermans et Ann Degraeve présentera, en primeur, les résultats de l'importante campagne de fouilles menée sur le site du Parking 58 par la Région de Bruxelles-Capitale, avec l'aide de notre Société. De manière plus prosaïque, puis-je vous demander de ne pas oublier de renouveler votre cotisation, dont le montant reste inchangé ? Je compte sur votre fidélité. Comme vous le savez, cet appui est crucial pour nous : l'augmentation du nombre de nos membres est, sans conteste, un défi que nous aurons à relever tous ensemble dans les prochaines années. N'hésitez donc pas à nous aider à recruter de nouveaux membres !

Alain DIERKENS
Président de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles

LA TERRE, LE FER, LE VERRE ET AUTRES MATÉRIAUX, JALONS DE DATATION



Fig. 1 - Lèche-frite, première moitié du xv^e siècle. © RPA/DMS

Analyse des objets provenant des fouilles menées en 2016 par l'ASBL Recherches et Prospections archéologiques dans le parc Fontainas, au centre de Bruxelles⁽¹⁾

Entre janvier et juillet 2016, la Direction des Monuments et Sites du Ministère de la Région de Bruxelles a commandité une opération de fouilles archéologiques à l'ASBL *Recherches et Prospections archéologiques*. Cette opération concernait diverses parcelles si-

tuées dans le parc Fontainas, au centre de Bruxelles.

Les fouilles mirent au jour de nombreux vestiges répartis en huit grandes périodes, elles-mêmes subdivisées en différentes phases. Cette division chronologique se base essentiellement sur la stratigraphie, c'est-à-dire sur l'observation de la superposition des couches sur le terrain et des divers éléments les perturbant (creusements, constructions, niveaux

(1) Résumé de l'exposé présenté à la tribune de la SRAB le 24 septembre 2019 (Grand Serment royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles).

d'occupation...). Ces données chronologiques, dites « relatives », permettent surtout d'établir la succession des événements sur le site, elles doivent ensuite être croisées avec d'autres informations afin d'affiner la datation. De telles informations peuvent provenir de méthodes apportant une date assez précise, dite « absolue », comme la datation au C¹⁴, la dendrochronologie ou la thermoluminescence. Elles peuvent également être obtenues par d'autres méthodes de datation « relative », basées sur la succession de certains marqueurs dans le temps, comme la typochronologie, méthode visant à étudier l'évolution de la forme, du mode de fabrication ou des décors des objets.

Dans le cas du chantier du parc Fontainas, les informations stratigraphiques furent croisées avec les datations issues des typochronologies du matériel retrouvé dans chaque couche. Pour ce faire, une sélection de ce matériel fit l'objet d'une expertise, principalement destinée à apporter des informations chronologiques. Étant donné qu'en général une même couche contenait du mobilier de différents types (céramique, métal, verre...), sa datation put souvent être précisée par plusieurs sources. Le croisement des données issues de la stratigraphie et de ces typochronologies a rendu possible le phasage du site. En plus d'apporter de fondamentales précisions chronologiques, l'expertise du matériel a permis d'aider à l'interprétation des phases. En effet, les types d'objets retrouvés, leur lieu de production (locaux ou importés) et leurs usages contribuent à documenter les types d'occupation rencontrés lors de la fouille. Pour la clarté de l'exposé, la chronologie du site a ici été simplifiée et réduite à quatre grandes phases. Les informations apportées par le mobilier pour chacune de ces phases sont synthétisées ci-dessous.

Phase 1 (XIV^e siècle)

Cette période fut très peu perçue au cours de la campagne de fouilles, notamment pour des raisons de sécurité liées à la profondeur des couches s'y rapportant. Les données enregistrées suggèrent que l'espace était alors non bâti. Le matériel issu de ces couches, peu abondant, provient essentiellement d'un contexte domestique, ce qui cadre avec la localisation du site, alors en périphérie de la ville. Il s'agit de fragments de pichets, de tèles, de divers pots à cuire, le tout majoritairement en terre cuite grise, avec quelques rares éléments pouvant être associés à de la céramique « très décorée » et un certain nombre de fragments de protogrès.

À côté de ce mobilier en céramique, quelques artefacts en métal, en os ou en terre blanche mosane ont été mis au jour.

Phase 2 (xv^e - première moitié du xv^e siècle)

Durant cette phase, la zone fouillée est totalement intégrée à la ville, ce qui se traduit par une division de l'espace en parcelles et par la construction des premières habitations. Le mobilier répertorié



Fig. 2 - Cruche à balustre décorée de panneaux représentant la vie de la Vierge, seconde moitié du xv^e siècle. © RPA/DMS

demeure essentiellement lié aux activités domestiques, mais à la différence de la phase précédente, il peut parfois être rattaché à une parcelle ou à une habitation précise, découverte lors des fouilles.

Les récipients mis au jour sont majoritairement liés à la vaisselle de table (pichets, cruches, écuelles) et de cuisine (marmites, passoires, lèchefrites, poêlons), de plus rares tessons attestent de formes non culinaires (pots de fleurs, chaufferettes). Le matériel métallique est également issu de contextes domestiques (nécessaire à couture, pièces de vêtement, couteaux). Beaucoup plus rares, quelques fragments de gobelets en verre et un dé à jouer en os se rapportent à ces phases.

Phase 3 (XVI^e - XVII^e siècles)

La période est caractérisée par l'instauration d'une nouvelle trame parcellaire. Les édifices de la phase précédente sont détruits et laissent la place à de nouveaux bâtiments, assumant généralement une fonction d'habitation, mais dont certains pourraient avoir abrité des activités artisanales.

Cette phase a livré la plus grande quantité du mobilier, toujours en très grande majorité de la céramique. Ce matériel demeure essentiellement lié à la vaisselle do-

mestique (récipients en terre cuite et en verre). De nouvelles pratiques sociales sont attestées par l'apparition des pipes en terre, mais également de figurines à motif religieux et de plaquettes (patacons) en terre à pipe.

Phase 4 (XVIII^e - XX^e siècles)

Au cours de cette dernière phase, les habitations sont progressivement détruites pour laisser la place à des édifices industriels.

Le mobilier découvert reflète cette évolution, la quantité de matériel domestique – essentiellement de la vaisselle – diminuant drastiquement à partir du XIX^e siècle. Paradoxalement, l'activité industrielle brassicole du site, dont les robustes vestiges étaient les structures les plus visibles lors de la fouille, n'a pas livré une grande quantité de matériel.

Corentin MASSART, Véronique DANESE, Coline QUENON, Valentine DE BEUSSCHER & Marisa PIRSON

MUSÉE MODE ET DENTELLE : DE LA DENTELLE DE BRUXELLES À LA CRÉATION CONTEMPORAINE EN MODE

Présentation de 40 ans d'existence du musée et de son nouveau positionnement depuis 2016 ⁽¹⁾

En quarante ans, le Musée Mode & Dentelle est passé d'une institution consacrée essentiellement à un riche patrimoine textile disparu à un musée ancré dans sa ville et dans son temps en repositionnant sa politique d'acquisitions et d'expositions.

À la fin des années 1970, la Ville de Bruxelles décide d'ouvrir un lieu pour exposer sa collection de dentelles historiques : le Musée du Costume et de la Dentelle s'ouvre en 1977, rue de la Violette. Jusque-là conservée dans les réserves de la Maison du Roi, Musée d'histoire de la Ville, cette collection textile avait besoin d'un lieu pouvant l'accueillir dans de bonnes conditions d'exposition. En effet, le textile est un matériau fragile qui souffre de la lumière et de la poussière et dont la présentation au public ne peut se faire qu'en respectant des normes strictes : 50 Lux, sous vitrine et par

roulement.

La dentelle fut un fleuron de l'économie bruxelloise jusqu'à la Première guerre mondiale. Cette étoffe luxueuse ornait les vêtements des élégants et des élégantes; c'est pourquoi une collection de costumes historiques s'est constituée tout au long de ces années, de façon à présenter la dentelle « en contexte ».

La collecte de costumes anciens s'est poursuivie indépendamment du lien avec la dentelle pour constituer finalement un noyau représentatif de la mode civile européenne du XVIII^e siècle aux années 1970, en mettant l'accent tant sur la haute couture parisienne que sur des pièces fabriquées dans de prestigieuses Maisons bruxelloises (Hirsch, Valens, Jane d'Anjou, Mies, Ascot...).

Depuis les années 2000, une confusion sémantique sur le mot « costume » amène une réflexion sur le changement de nom du Musée. En effet, parle-t-on de costume de théâtre, de costume de cinéma, de

(1) Résumé de l'exposé présenté à la tribune de la SRAB le 15 octobre 2019 (Grand Serment royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles).

déguisements ? En outre, grâce aux différentes écoles, sises sur le territoire de la capitale, qui forment des futurs stylistes de mode (La Cambre est la plus connue) depuis une trentaine d'années, de véritables créateurs se sont installés à Bruxelles (et plus uniquement des maisons qui reproduisent des modèles parisiens). Certains ont disparu, d'autres continuent de produire des vêtements de qualité. Il était essentiel que le musée se donne de nouveaux objectifs de façon à garder une trace de cette production.

À travers une politique d'acquisitions revue et augmentée,

le Musée s'attache à conserver de la dentelle ancienne (bruxelloise mais aussi d'autres types de dentelles à la main), des costumes anciens, des productions de créateurs qui ont un lien avec Bruxelles et la Belgique et enfin la mode parisienne et internationale.

L'année 2017 marque un tournant. Le changement de nom est inauguré avec un double vernissage : la Chambre des dentelles, un nouvel espace permanent permettant au visiteur d'apprendre ce qu'est la dentelle en général et la dentelle de Bruxelles en particulier, ainsi que l'exposition *REFLECTION* by *Jean-Paul*



Fig. 1 & 2 - Photographies de l'exposition *Beautiful Lace & Carine Gilson* 2019 © Musée Mode & Dentelle, photos www.detiffe.com

Lespagnard. Cette dernière présentait le travail de ce créateur belge et ses sources d'inspiration. À la fin de l'exposition, vingt-trois ensembles significatifs sont entrés dans les collections du musée.

Depuis lors, d'autres pièces de créateurs bruxellois et belges ont rejoint les collections grâce à une politique proactive d'acquisitions initiée par la nouvelle direction des musées de la Ville. Si le public s'est considérablement élargi depuis une vingtaine d'années – les expositions sont accessibles à un public familial depuis 2013 et intéressent les « modeux » depuis 2017 –, nous

constatons un intérêt généralisé des deux types de publics qui se mélangent depuis l'ouverture récente de l'exposition *Beautiful Lace & Carine Gilson* (fig. 1 & 2).

En quarante ans d'existence, le Musée s'est agrandi trois fois et il est prêt à relever les défis qui sont ceux des musées de la mode d'aujourd'hui : offrir au visiteur, en alternance avec des expositions plus historiques, des expositions qui font découvrir les talents bruxellois d'aujourd'hui et de demain.

Caroline ESGAIN

MEUBLES LAQUÉS À BRUXELLES AU XIX^e SIÈCLE⁽¹⁾

Avant l'avènement des matières synthétiques, la laque permettait de donner aux objets une couche de finition de qualité. Non seulement elle leur donnait un éclat attrayant et décoratif mais elle protégeait leur surface tout en leur donnant des propriétés hydrofuges. Sous l'influence des laques d'Extrême-Orient, des objets d'art laqués furent ainsi fabriqués en

Europe à partir du XVII^e siècle. La France et l'Angleterre en étaient indéniablement d'importants producteurs. Depuis le XVIII^e siècle, les laques en Belgique sont le plus souvent des importations françaises ou anglaises, sans compter les laques asiatiques.

En Belgique, des laques furent aussi produits, en particulier dans

(1) Présentation d'une étude menée dans le cadre d'un projet interdisciplinaire sur les laques européens : *European Lacquer in Context* (ELinC) ; voir <http://org.kikirpa.be/elinc/>. Résumé de l'exposé présenté à la tribune de la SRAB le 19 novembre 2019 (Grand Serment royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles).

le domaine de la tableterie, avec une longue tradition dans les « jolités de Spa », ainsi que dans le domaine de l'hippomobile. Plus récemment, des sculptures en laque asiatique ont été conçues par Marcel Wolfers (1886-1976) dans le style Art déco. Au XIX^e siècle, si Bruxelles est connue pour ses carrosses laqués, la fabrication de meubles et objets laqués dans la capitale est un sujet méconnu. Le dépouillement de nombreux textes imprimés a permis d'accumuler des données sur une fabricante-marchande, active entre 1835 et 1848 et établie dans le nord de Bruxelles. Au milieu du XIX^e siècle, la production locale s'est avérée incapable de faire face au grand nombre de

produits anglais vendus dans la capitale, puis à ceux directement importés du Japon et de Chine suite à l'ouverture de leurs marchés à partir des années 1850. Tout cela peut s'inscrire dans un contexte géopolitique dans lequel Paris joue également un rôle important. Paris est en effet l'une des premières villes du Continent dans laquelle se manifeste, au XIX^e siècle, la mode des laques anglais ainsi qu'un renouveau pour les laques dans le goût « chinois et japonais ».

Malheureusement, pour le moment, aucun meuble laqué à Bruxelles à cette période n'a été identifié, mais les Musées royaux d'Art et d'Histoire conservent une

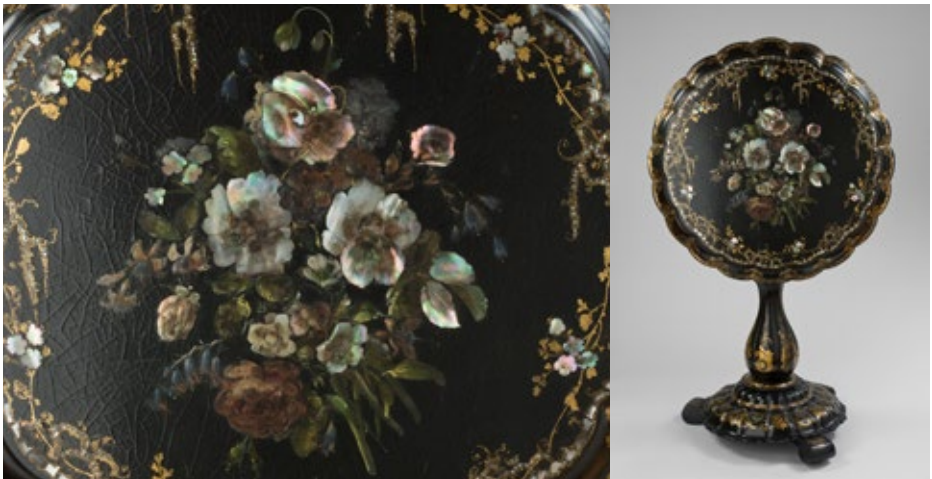


Fig. 1 - Guéridon à plateau basculant, papier mâché, bois, laque noire, décor en nacre avec rehauts de peinture et dorure, Angleterre, vers 1840-1850. Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, inv. M. 69, 72,5 cm de hauteur. Acquis en 1977 par les MRAH pour l'hôtel Bellevue qui avait été rattaché aux MRAH à cette date jusqu'en 1998. Cette table et les autres pièces de la série sont aujourd'hui au Musée Art & Histoire des MRAH.

série de meubles et objets anglais et français du XIX^e siècle, qui correspondraient à ceux commercialisés à Bruxelles à l'époque. Les résultats des analyses ont permis de mieux cerner les techniques d'exécution des laques et de leurs décors, d'identifier les matériaux employés et de préciser leur date de fabrication.

Le premier cas illustré dans l'exposé est un groupe de meubles laqués noirs, avec une décoration de bouquets de fleurs et guirlandes en nacre rehaussée de dorure et de peinture (fig. 1). Ces meubles sont tous dans un style anglais typique datant d'environ 1840-1850. La méthode de fabrication de la laque et sa mise en œuvre se reflète bien dans la stratigraphie et les analyses chimiques. La façon dont les décors de nacre ont été découpés et intégrés dans les couches de laque a également été mise évidence.

Deux secrétaires laqués de style Louis XV avec un décor élaboré de chinoïseries en relief ont également été présentés. L'étude multidisciplinaire a fourni plusieurs arguments pour situer ces laques, l'un dans la première moitié du XIX^e siècle (fig. 2), l'autre à la fin du XIX^e siècle. Ils témoignent du goût au XIX^e siècle pour les meubles français du XVIII^e siècle.

Une série de trois vases en faïence de Delft datant du XVIII^e siècle montre un décor assez intrigant qui témoigne de la pratique de transformation d'objets existants pour les adapter à un nouveau goût ou à un nouvel aménagement d'intérieur. Pour les trois vases, la surface de la faïence au décor bleu est complètement recouverte d'un décor en laque, aujourd'hui en partie lacunaire. La laque noire est animée d'un décor doré et peint réalisé dans un relief inhabituellement épais. Les trois vases sont animés d'un décor de rochers, arbres, fleurs et oiseau (fig. 3). Sur l'un d'eux, des pavillons et figures



Fig. 2. Secrétaire en pente à deux rangs de tiroirs, probablement Paris et de la première moitié du XIX^e siècle, MRAH, inv. V.0015, 93 x 76,5 x 43 cm. Legs Vermeersch de 1911.

© MRAH



Fig. 3 Vase, faïence bleue de Delft du XVIII^e siècle avec décor laqué postérieur. Bruxelles, MRAH, inv. G.675 B. © MRAH

chinoises sont également représentés. Au Japon et en Chine, des vases en porcelaine étaient conçus pour être partiellement laqués, mais ici le décor laqué est postérieur à la faïence. La présence de sulfate de baryum dans l'adhésif des feuilles métalliques dorées et argentées indique une laque du XIX^e siècle ou plus tardive. En outre, il est probable qu'un colorant synthétique soit présent. La nature possible de ce colorant n'a toutefois pas encore été identifiée, mais on peut exclure une réalisation au XVIII^e siècle.

Cette étude fera prochainement l'objet d'une publication complète.

Delphine STEYAERT
& Louise DECQ

***L'INVENTAIRE SCIENTIFIQUE DES VESTIGES LAPIDAIRES
MIS AU JOUR DANS LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DE
L'ANCIEN PALAIS DE BRUXELLES***

Les travaux archéologiques menés par Pierre Bonenfant et Michel Fourny sur le site de l'ancien Palais de Bruxelles, en particulier les secteurs de la rue Isabelle, de l'ancienne grande salle d'apparat et du porche d'entrée du palais, entre 1995 et 2007, ont constitué

une étape décisive dans la récolte de données et de matériel utiles à une meilleure compréhension de l'architecture, des décors et du mobilier de ce complexe bâti. Parmi la grande quantité de matériel découverte figurent plusieurs milliers de pierres simplement dressées, tail-

lées ou sculptées, souvent à l'état fragmentaire mais aussi parfois complètes dans leur mise en œuvre.

Très tôt, et dès la constitution du Musée de site aujourd'hui connu comme « Palais du Coudenberg », le projet de dresser un inventaire du matériel mis au jour, en particulier des nombreux vestiges lapidaires, vit le jour. Cette tâche devait permettre de préciser le nombre de pierres utiles à une étude ultérieure et d'en proposer une première observation succincte. Regroupées par leur nature lithique et leurs formes caractéristiques, elles furent classées en quatre périodes, de 2002 à septembre 2019.

Tantôt de grand format, tantôt réduites à quelques centimètres, ces pierres furent piégées suite à l'incendie qui ravagea le palais et sa grande salle durant l'hiver 1731; les vestiges furent comblés dans les décennies qui suivirent. Finalement des milliers de pierres, simplement chues fortuitement lors de l'effondrement des structures bâties de cette ancienne résidence seigneuriale, furent remises comme remblais afin d'égaliser le sol de la future place Royale ; ces pierres. Leurs formes ouvragées à des degrés divers, sont le témoignage direct du savoir-faire des sculpteurs et des tailleurs de pierres dont les formes originales furent

mises en œuvre dans les chantiers de ce palais hors normes.

Les phases de l'inventaire

Durant l'hiver 2002, la majorité du matériel fut déplacé, classé, inventorié et remis sur le site de sa découverte (fig. 1). Le volume et la grande quantité des pierres répertoriées ont rendu difficile l'entreposage sur le site même ; une partie fut conservée temporairement aux Archives de la Ville de Bruxelles et une autre est entreposée à Haeren. Dans une seconde et une troisième phase, le reste du matériel pierreux fut pris en charge et intégré à cet inventaire qui, entre-temps, avait fait l'objet d'une première recherche ; le but de celle-ci était de comprendre l'origine de ces pierres rebutées.

Enfin, une dernière phase a été menée sur des pierres déblayées en 2000 lors du dégagement des caves du corps de logis faisant actuellement partie du site archéologique du Coudenberg. Ces dernières, en petit nombre, ont nécessité le savoir-faire et l'aide d'un photographe et d'un opérateur pour l'enregistrement de l'ensemble et le maniement des pièces les plus lourdes.

Vers la constitution d'une collection lapidaire

Avant toute chose, une institution muséale se doit de conserver et d'étudier les témoignages artistiques, techniques et historiques d'une ou de plusieurs collections anciennes ou constituées plus ré-

cemment. La collection, aboutissement de la collecte d'objets tirés ici de leur contexte archéologique, passe nécessairement par un questionnement sur leur localisation, sur l'origine des objets, sur le site d'extraction, sur la nature des matériaux, sur les formes produites ou accessoirement sur la compréh-



Fig. 1 - Détail d'une clef de voûte exposée dans la grande cuisine (espace de plan en L) sous la grande salle du palais dite *Aula Magna*. Vu la qualité de la sculpture, des motifs de briquets de Bourgogne et des flammèches, les clefs de voûte en pierre calcaire retrouvées lors des fouilles archéologiques appartiennent incontestablement à ce qui se faisait de mieux à Bruxelles vers le milieu du xv^e siècle. Vu leur géométrie, les marques et les traces d'outils abondantes, elles sont le support d'informations techniques, de leur conception à leur mise en œuvre lors du chantier de l'*Aula Magna*.

sion des brisures (accidentelles ou non, selon les cas).

Une individualisation de chaque objet par un numéro d'inventaire permet d'éviter toute confusion dans le discours sur ces objets qui, souvent fragmentaires, peuvent posséder des formes et des dimensions très semblables. L'inventaire est l'acte de fondation de toute recherche ultérieure, permettant de comprendre et d'interpréter correctement ces objets. Un tel travail d'étalonnage et de rangement précautionneux est une étape indispensable à toute démarche scientifique ultérieure. En effet, le classement de ces objets vise à en faciliter l'étude, et la recherche tend à contribuer à de futures mises en valeur muséographiques de ceux-ci.

Des premiers résultats encourageants

Parallèlement à l'inventaire, et plus tard vers les années 2010-2012, les premiers résultats d'une analyse à son début vinrent confirmer l'importance des vestiges lapidaires de l'ancien palais et de l'ancienne grande salle. Ceux-ci, d'apparence fruste ou parfois for-

tement brisés, sont pourtant porteurs de renseignements inédits et singuliers sur les chantiers de construction de l'ancien palais. Une présentation des premiers résultats eut lieu à la tribune de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles en avril 2012⁽¹⁾. Celle-ci avait pour but de mettre en évidence un ensemble de pierres finement sculptées, dont les caractéristiques nous ont permis de remonter partiellement un ensemble cohérent, appartenant à une série de niches mises en œuvre lors de la construction de la grande salle et remontant au milieu du xv^e siècle. Des pierres de plus grand format furent aussi identifiées à l'un ou l'autre garde-corps extérieur de la salle. Récemment, des pierres de belle facture et de grand format vinrent renforcer les liens de la collection lapidaire avec la grande salle, en particulier les chambres sous ou au-dessus de la salle (fig. 2), et enfin, retrouvé plus récemment encore, un décor Renaissance devra faire l'objet d'une analyse fine et d'une publication.

Prises séparément, les pierres archéologiques restent des objets isolés et difficiles à placer précisément dans le bâtiment ; associées

(1) Voir, à ce sujet, Pierre ANAGNOSTOPOULOS, « L'ancien palais du Coudenberg à Bruxelles. Réflexions sur le dépôt lapidaire provenant des fouilles archéologiques », dans *Bulletin de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, n° 68, octobre 2012, p. 5-13.



Fig. 2 - Claveau en calcaire gréseux provenant d'un des arcs couvrant la grande cuisine sous l'*Aula Magna*. Plusieurs dizaines de ces claveaux bien dressés ont été récoltés lors des fouilles archéologiques et font aujourd'hui partie de la collection lapidaire du site archéologique du Coudenberg (inv. n° 1710).



à d'autres pierres, elles peuvent constituer des ensembles dignes du plus grand intérêt pour former, par exemple, des éléments de hautes fenêtres (fig. 3).

Nous sommes loin d'avoir pu identifier précisément toutes les pierres appartenant à la collection lapidaire, mais des investigations futures devraient permettre d'avancer vers une analyse et une interprétation de plus en plus précises de ces pierres possédant une grande valeur historique et archéologique.

Pierre ANAGNOSTOPOULOS

Fig. 3 - Remplage de fenêtre en calcaire gréseux présentant une face érodée, à l'origine exposée aux intempéries, et une face bien conservée où les traces d'outils sont fraîches. La moulure intérieure est différente de celle de l'extérieur. Elle témoigne d'une volonté de varier les motifs selon leur destination (inv. n° 1572).

Le square du Petit Sablon : deux visites éclairantes sur les statues

En juin, sous un soleil généreux, un groupe se forma autour de notre guide Roel Jacobs afin de parcourir une première fois le parc du Petit Sablon. Entourant la fontaine d'Egmont et de Hornes nichée au cœur de cet écrin de verdure, dix personnalités laïques en marbre blanc disposées en arrière-plan sont le reflet des idées du XIX^e siècle sur des hommes du XVI^e siècle. Nous eûmes le plaisir de suivre les commentaires et les explications que notre guide avisé



Fig. 1 - À l'intérieur du square, le groupe écoute attentivement les commentaires de Roel Jacobs devant la statue en marbre de Guillaume de Nassau dit le Taciturne.

nous donna sur chacune de ces statues (fig. 1).

En septembre, ayant apprécié une première fois sa verve oratoire, nous nous réunîmes pour la seconde fois autour de Roel Jacobs, pour échanger nos impressions sur les statues des métiers qui jalonnent la clôture du parc (fig. 2). Quarante-huit statues en bronze de personnages en costume et tenant un ou plusieurs attributs permettant d'en identifier le thème forment un des ensembles les plus complets de sculptures émanant d'artistes



Fig. 2 - Sous un soleil généreux, notre orateur, détendu, décrit avec précision chacune des statues en bronze des métiers fixées sur de hautes colonnes en pierre bleue.

de la seconde moitié du XIX^e siècle (fig. 3).



Fig. 3 - Rangée de statues des métiers sur le côté du square faisant face à l'annexe du Conservatoire de Musique de Bruxelles. À l'avant-plan, on reconnaît le métier des boulangers caractérisé par sa pelle à pains lobée.

Un Moyen Âge revisité

À la fin du mois d'octobre, nous découvriâmes l'exposition itinérante *Crossroads* en compagnie de Geneviève Lacroix, notre guide du jour. Mettant l'accent sur les contacts nombreux et répétés entre populations durant la longue période allant du IV^e au IX^e siècle, le parcours fut illustré par de nombreux objets originaux et par des copies de qualité témoignant d'échanges répétés, parfois lointains tant dans la pratique funéraire, la décoration et l'usage de lieux de culte, que dans

l'écriture, la production de textiles et la vie quotidienne (voir ci-dessous p. 23-26).

L'église Saint-Nicolas : un lieu riche en patrimoine

Au début de l'automne, la visite de l'église Saint-Nicolas retint toute notre attention (fig. 4). Ce monument qui se dresse dans un quartier très touristique de Bruxelles, entre la Bourse et la Grand-Place, s'ouvre sur la rue au Beurre, artère très fréquentée du piétonnier.

Une tour occupait l'entrée principale de l'édifice jusqu'au début du XVIII^e siècle, quand elle s'effondra. Derrière une façade construite en 1956, l'église fut restaurée en profondeur au début des années 2000. L'intérieur de l'édifice nous fournit son lot de surprises au travers du mobilier conservé. Gothique par définition, celui-ci renferme du mobilier baroque, des sculptures, des peintures et des aménagements d'autels, des œuvres variées comme de l'orfèvrerie, des stalles, un maître-autel, des reliquaires et le groupe sculpté original du saint Nicolas de la Maison du Renard de la Grand-Place déposé ici lors des dernières restaurations. La visite des combles nous permit de découvrir des vestiges de l'ancienne église romane.



Fig. 4 - C'est devant l'entrée de l'église Saint-Nicolas que, en guise d'introduction, notre guide nous expliqua les liens entre l'histoire de Bruxelles et celle de l'église Saint-Nicolas. Par la suite, nous eûmes le plaisir de suivre un parcours qui comprit la visite des charpentes de la toiture.

Pierre Bruegel à la Bibliothèque royale de Belgique

Au début du mois de novembre, nous avons pu apprécier les grands moyens utilisés pour nous faire vivre la réalisation pratique d'une gravure, mieux comprendre son enjeu artistique et nous faire découvrir les thématiques abordées dans les diverses séries d'images imprimées qui composent l'exposition *Bruegel en noir et blanc* (fig. 5).

Artiste de grande renommée, Pierre Bruegel (vers 1525-1569) sut s'associer à un éditeur et à un graveur constituant les intervenants indispensables à la chaîne opératoire dans la production d'une gravure. Les gravures, réalisées pour être diffusées à un public amateur, représentent des sujets variés liés aux saisons et à des thé-

matiques morales et religieuses. La très haute qualité du trait de l'artiste se retrouve déjà sur les dessins préparatoires dont plusieurs ont pu être observés dans l'exposition. Celle-ci s'achève par de superbes



Fig. 5 - Dominique Lampson, Portrait gravé de Pierre Bruegel (1572) reproduit sur de grands panneaux à l'exposition.

planches représentant des bateaux qui ont inspiré plusieurs auteurs de marines au XVII^e siècle. Une dernière partie nous fit découvrir les gravures après la mort de Bruegel.

La musique au travers d'instruments historiques emblématiques conservés à Bruxelles

Au début du mois de décembre, une halte au MIM, Musée des Instruments de Musique situé Montagne de la Cour, nous permit d'avoir un aperçu des instruments emblématiques des collections, du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle (fig. 6). Parmi les instruments remarquables, une vielle provenant de l'est de la Belgique, des guimbarde retrouvées en contexte



Fig. 7 - Ce *Geigenwerk*, un des rares exemplaires conservés, est un instrument à cordes frottées inventé au XVI^e siècle. Il est formé d'un coffre, d'une manivelle à la façon des vielles et d'un clavier.



Fig. 6 - Un groupe s'est formé au premier étage du Musée des Instruments de Musique pour suivre une visite passionnante sur l'évolution historique des instruments emblématiques du musée.

archéologique, des violes de gambe marquetées, des virginaux et clavecins et toute une série d'autres pièces appartenant aux différentes familles d'instruments regroupées sur quatre niveaux nous ont été expliqués avec énergie et enthousiasme (fig. 7). Ces instruments se

caractérisent par une grande variété de modèles et une inventivité dans les formes produisant une richesse sonore peu commune.

Pierre ANAGNOSTOPOULOS



REGARD SUR L'EXPOSITION « CROSSROADS »
(BRUXELLES, MRAH, 27 SEPTEMBRE 2019 - 29 MARS 2020)

L'exposition *Crossroads. Travelling through the Middle Ages 300-1000* que les membres de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles ont pu découvrir sous la houlette de l'historienne Geneviève Lacroix le vendredi 11 octobre 2019 (voir ci-dessus, p. 20) s'inscrit dans un vaste projet européen coordonné par une quinzaine d'institutions réunies autour du Musée Allard Pierson d'Amsterdam. C'est donc à Amsterdam qu'elle a été montée pour la première fois, en septembre 2017. Elle a été en-

suite présentée respectivement au Byzantine and Christian Museum d'Athènes, au Landesmuseum de Bonn et, maintenant et jusqu'au 29 mars 2020, aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (« Art & History Museum ») de Bruxelles ⁽¹⁾.

Le but de ce *consortium* intitulé CEMEC (« Connecting Early Medieval European Collections ») est de mettre en lumière la richesse d'une vaste période que l'on qualifierait aujourd'hui d'Antiquité tardive et de Haut Moyen Âge (de

(1) Dans le titre *Crossroads. Travelling through the Middle Ages* retenu pour l'exposition et pour le livre-catalogue (cfr *infra*), les dates concernées (300-1000) n'ont pas été mentionnées, donnant ainsi la fallacieuse impression que c'est l'ensemble du Moyen Âge qui est pris en compte. Les responsables de l'exposition de Bonn ont été plus clairs : *Europa in Bewegung. Lebenswelten im frühen Mittelalter*.

la fin du III^e siècle à l'an mil) et que, depuis quelques décennies, les historiens sont largement parvenus à réhabiliter. On ne parle, en effet, plus guère de décadence de l'Empire romain, d'invasions germaniques ou des ténèbres des premiers siècles du Moyen Âge, durant lesquels des populations barbares et incultes auraient piétiné les ruines du monde romain qu'ils avaient envahi et détruit. La tendance historiographique s'est même inversée. Ainsi, dans les prospectus et communiqués de presse destinés à présenter l'exposition *Crossroads*, on affirme plutôt que « cette époque fut sources d'échanges et de contacts grâce aux voyages, au commerce, à la

diplomatie ou aux conflits armés » et on évoque « l'étonnante diversité d'une période unique en mutation », aux origines de l'Europe actuelle. Il me semble indiscutable, en effet, que les éléments d'évolution progressive et de continuité, y compris dans les royaumes germaniques successeurs de l'Empire romain en Occident, l'emportent sur les constatations de rupture ou de déclin. Mais il serait aberrant de ne pas prendre en compte, par exemple, le considérable rétrécissement d'échelle économique et institutionnelle que l'on peut observer en Occident depuis le début du V^e siècle.



Si *Crossroads* est surtout centrée sur les IV^e-VIII^e siècles, l'exposition élargit son propos à l'époque carolingienne et au X^e siècle. Ce qui offre un double avantage : illustrer l'unification, vers 800, d'une partie notable de l'Europe occidentale sous les règnes de Charlemagne et de Louis le Pieux, et permettre l'évocation des mondes nordiques, des peuples scandinaves, des incursions – tantôt violentes, tantôt pacifiques et commerciales – des Vikings jusqu'en Italie *via* la Méditerranée et jusqu'à Byzance *via* l'Ukraine et la mer Noire. Par ailleurs, *Crossroads* rappelle opportunément que l'Empire romain continue à vivre sans rupture nette en Orient, et que les États musulmans créés le long de la Méditerranée à partir du deuxième quart du VII^e siècle peuvent se revendiquer, au même titre que l'Empire byzantin et que les royaumes germaniques occidentaux, d'une notable partie de l'héritage romain.

On l'aura compris : le propos est immense, démesuré, beaucoup trop vaste pour offrir autre chose qu'un rapide avant-goût, souvent caricatural, d'une problématique complexe. « Qui trop embrasse, mal étirent ... », a-t-on envie

d'écrire. On est souvent proche du zapping, de ces « capsules » ou de ces billets radio-diffusés qui sont censés faire le tour d'un sujet en quelques dizaines de secondes.

Il n'en reste pas moins que le choix des pièces (originales ou bonnes copies ⁽²⁾) est très judicieux et que l'apport spécifique des MRAH pour l'édition bruxelloise de *Crossroads* est vraiment intéressant : l'évocation des fouilles archéologiques récentes des vastes cimetières mérovingiens de Broechem et de Grez-Doiceau/Bossut-Gottechain, le recours aux belles collections propres des MRAH particulièrement riches pour les régions orientales (Syrie, mais surtout Égypte), le prêt de quelques manuscrits emblématiques conservés à la Bibliothèque royale Albert 1^{er} (KBR), l'inévitable moulage du sarcophage de Chrodoara, la présence d'un « drakkar » viking (en légère réduction) reconstitué par les étudiants d'une école technique limbourgeoise, etc. Conçue autour de six grands thèmes reliés par des circuits colorés marqués au sol (Rome, Connaissance, Connectivité, Foi, Mort, Guerre), la muséographie elle-même, très aérée, permet une circulation aisée et

(2) Par exemple l'anneau sigillaire du roi franc Childéric († 481), la cathèdre en ivoire de l'évêque Maximien de Ravenne (2^e quart du VI^e siècle) ou les célèbres figures de proue de navires du Haut Moyen Âge (V^e-VII^e siècle) retrouvées lors des dragages dans l'Escaut à Appels et à Zele.

autorise un regard approfondi sur quelques pièces majeures, comme les mobiliers funéraires d'Antinoé et la momie de la brodeuse Euphemia. Comme toujours, les responsables des MRAH ont veillé à privilégier l'approche pédagogique en pensant aux enfants et aux jeunes (bien sûr), mais aussi aux adultes qui y trouveront leur compte : nombreuses cartes (éventuellement animées), montages audio-visuels, évocation de la vie de quelques « voyageurs du haut Moyen Âge », jeux et même démonstrations d'archéologie expérimentale (« Archeohotspot »).

Un livre de bonne vulgarisation tient lieu de catalogue (208 p. abondamment illustrées) : il a été édité simultanément en anglais (WBooks), en néerlandais (WBooks) et en allemand (Theiss Verlag & Wissenschaftliche Buchgesellschaft), à destination des différents musées qui ont accueilli l'exposition. Quant aux MRAH, ils offrent gratuitement aux visiteurs un livret illustré (88 p. ; en français, en néerlandais ou en anglais) qui reprend le texte de tous les panneaux, la description sommaire de l'ensemble des pièces de l'exposition et d'utiles encarts explicatifs.

Alain DIERKENS

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

21 janvier à 18 h 45 à la salle des Arbalétriers.

François BLARY

L'abbaye cistercienne de Preuilly. Une étude archéologique en cours

18 février à 18 h 45 à la salle des Arbalétriers.

Cecilia PAREDES & Isabelle LEROY

Le cheval à la Renaissance. Reflets d'une nouvelle culture équestre dans les tapisseries bruxelloises

17 mars à 18 h 45 à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Ann DEGRAEVE, Julie TIMMERMANS & Jef PINCEEL

La Senne à Bruxelles sous le Parking 58. Aménagements des berges et collecte d'objets datant du x^e au xvi^e siècle

21 avril à 18 h 45 à la salle des Arbalétriers.

Laurent BAVAY

Dix ans de fouilles belges dans la nécropole pharaonique de Thèbes

COTISATION 2020

Il ne reste plus que quelques jours avant de fêter l'an nouveau.

Ce passage à 2020 marque aussi le moment de renouveler votre inscription, pour cette année civile, en tant que membre de notre Société et donc de payer votre cotisation. Celle-ci reste inchangée : 35 €.

Si vous désirez que les Annales vous soient livrées par la poste, un supplément de 5 € vous est demandé. À défaut, celles-ci sont distribuées lors des réunions ou des activités.

La cotisation donne le droit de recevoir les *Annales*, ainsi que la *Lettre mensuelle* et le *Bulletin trimestriel d'Information*, et permet de participer aux diverses activités de la Société (conférences, visites de sites et de châteaux dans et hors de Bruxelles, expositions, ...).

Le montant est à verser sur le compte n° BE24 0000 0265 1938 de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles. Merci d'indiquer clairement sur le virement, soit «Membre» (35 €), soit «Membre + Port» (40 €).

COLOPHON

COMITÉ DE REDACTION DE CE 85^e BULLETIN D'INFORMATION

Pierre ANAGNOSTOPOULOS
Véronique DANESE
Valentine DE BEUSSCHER
Louise DECQ
Alain DIERKENS
Caroline ESGAIN
Corentin MASSART
Marisa PIRSON
Coline QUENON
Delphine STEYAERT
Martine VRIJENS

Réalisation :
André DE HARENNE

SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES A.S.B.L.

c/o Université libre de Bruxelles,
CP 133/01
Avenue Franklin Roosevelt, 50
B-1050 Bruxelles

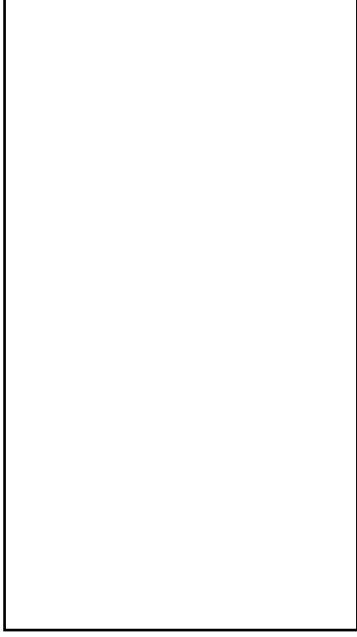
02/650.24.97

secretariat@srab.be

srab.be

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

BELGIQUE-BELGIË
P.P.
1050 Bruxelles 5
1/7782
P.006842



**SOCIÉTÉ ROYALE
D'ARCHÉOLOGIE
DE BRUXELLES**

Éditeur responsable: Alain DIERKENS
Square des Latins, 65 - 1050 Bruxelles

N° 85 - DÉCEMBRE 2019